

À quoi bon polémiquer

Bernard Jolibert

► **To cite this version:**

Bernard Jolibert. À quoi bon polémiquer. Enseignement Philosophique, De L'association des Professeurs de Philosophie, 2018. hal-02482903

HAL Id: hal-02482903

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02482903>

Submitted on 18 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À QUOI BON POLÉMIQUER ?

Bernard JOLIBERT¹

Echanger des idées, dialoguer, confronter des points de vue, discuter entre personnes qui ont le souci de comprendre le sens et la portée de ce que l'autre exprime ou tente d'exprimer – ce qui est proprement user de sa raison – paraît toujours profitable, aussi bien à celui qui expose ses conceptions qu'à celui qui tente de les comprendre et questionne. Chacun n'appréhende-t-il pas d'autant mieux sa propre position qu'elle passe par le filtre de l'altérité ? Le premier y gagne en précision, en lucidité et en clarté : on ne sait ce qu'on « *voulait dire* » que lorsqu'on l'a effectivement dit, mais aussi lorsqu'on en reçoit la reformulation à travers ce que l'interlocuteur en a compris. La rationalité « dialogique » s'enrichit de l'altérité (Lombard, 2008). Sur la base de cet enrichissement par l'échange on tend parfois à faire dériver le dialogue philosophique de la polémique. Tous deux n'impliquent-ils pas en effet la coprésence de plusieurs personnes (deux au minimum), la mise en place d'un débat dans lequel les idées de chacun se trouvent confrontées à celles des autres, une issue qui induit la remise en question possible des idées de départ ? Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de peser la pertinence de certaines représentations afin d'en établir la valeur de vérité. Jean-Pierre Vernant, par exemple, voit dans la « *lutte des contraires* » (*polemos*) d'Héraclite et dans l'opposition empédocléenne des antagonismes (*neikos*) la naissance de l'échange social et la source conjointe de la démocratie et de la philosophie. La logique d'opposition rhétorique signerait l'acte de naissance de la pensée réflexive et critique (Vernant, 1971, vol. II, p. 100).

Cette conjonction de la polémique et du dialogue, pour évidente qu'elle paraisse, est discutable, surtout lorsqu'elle prend la forme d'une confusion. Il se pourrait en effet que la philosophie, entendue comme « *dialogue de l'âme avec elle-même* », comme le dit Platon, ne commence précisément que lorsque l'opposition binaire des arguments laisse la place à la complémentarité critique. La philosophie, qui semble proche de la polémique, ne commence véritablement en tant qu'activité réflexive et critique que lorsqu'elle commence à s'en séparer. On est en effet en droit de se demander s'il subsiste un véritable échange d'idées dès l'instant où l'affrontement polémique installe sa structure manichéenne. Loin des idées d'échange ou de compréhension mutuelle, la polémique semble viser prioritairement la réduction au silence de toute thèse divergente par l'usage de n'importe quel procédé rhétorique. Auquel cas, elle ne serait pas le prolongement exacerbé d'un dialogue, même tendu, mais la négation radicale de toute relation dialogique possible comme on le voit dans la violence du propos de Calliclès dans la troisième partie du *Gorgias* de Platon lorsque le contradicteur de Socrate se trouve placé devant ses propres contradictions (488-489 et 505-506). Si le dialogue, singulièrement dans sa dimension philosophique, semble le signe manifeste d'ouverture à la pensée de l'autre, la polémique paraît en revanche exprimer un refus radical d'en accepter jusqu'à l'examen.

Le dialogue et la polémique

Au travers du dialogue, on vise à « *se* » comprendre au sens réciproque autant qu'au sens réfléchi. Une pensée se teste et se mesure en se frottant à celle des autres. Elle s'éclaire et se comprend dans l'échange. C'est ce qui se passe aussi bien dans l'échange verbal le plus

¹ Professeur émérite, Université de La Réunion.

classique que dans la fréquentation des livres, voire dans la méditation qui n'est solitaire qu'en apparence comme le montre justement Descartes à propos des *Méditations métaphysiques*. S'il demande qu'on en reprenne plusieurs fois la lecture, c'est qu'il perçoit que la pensée n'avance qu'en titubant, comme pas à pas, en prenant appui sur l'enjambée qui le précède. La réflexion, pour peu qu'on y prête attention, si elle n'est pas toujours dialectique au sens marxiste, l'est au sens traditionnel. En cela, la pensée, même la plus solitaire en apparence, est nécessairement dialogique dans la mesure où elle se déploie dans la confrontation. Par une sorte de dédoublement réflexif, dans un premier temps, c'est à moi-même que je m'oppose et à qui je demande des éclaircissements lorsque je « réfléchis ». C'est le sort de la raison que de se construire dans et par l'échange comme l'avait bien vu Platon, maître par excellence du dialogue philosophique. Les « objections » multiples aux *Méditations métaphysiques* de Descartes, quand bien même certaines seraient délibérément provocantes, relèvent avant tout de la demande d'éclaircissements. Quant aux « réponses » du philosophe à ces objections, si elles montrent parfois des signes d'agacement, elles restent de l'ordre de l'explication. Il s'agit de « persuader » (Descartes, 1992, p. 44), éventuellement de « convaincre » par l'argumentation. Dans ses *Réponses aux secondes objections*, Descartes prend soin de préciser que s'il a présenté ses idées sous la forme de « méditations » plutôt que de « disputes » ou de « questions » conflictuelles, c'est « afin de témoigner par là qu'il n'a écrit que pour ceux qui se voudront donner la peine de méditer sérieusement et considérer les choses avec attention ».

Il est clair qu'un tel rapport de réflexion aux autres et à soi-même ne va pas sans exigences intellectuelles, mais aussi morales. L'échange dialogique suppose attention mutuelle, bienveillance, soin à ne pas déformer les arguments avancés, souci de ne jamais confondre les idées et les personnes qui les avancent, effort soutenu de compréhension réciproque, respect du temps de maturation nécessaire au développement et à l'évolution des idées. Paul Valéry, dans un poème intitulé *Les Pas*, montre symboliquement que nos idées ne se construisent que « lentement » et impliquent un travail « muet » de reprise patiente, sans cesse renouvelé. Elles ne viennent à la conscience et ne prennent forme qu'à la suite d'un long mouvement d'analyse rationnelle, de comparaison dont le dialogue intérieur semble l'image « sainte », suivant sa propre expression.

Aucune de ces qualités que suppose tout échange philosophique n'intervient plus lorsque la polémique s'installe. Cette dernière est en effet tout le contraire d'un échange. Il ne s'agit pas d'écouter, de comprendre ou de convaincre comme c'est encore le cas dans la controverse, mais de repousser et de vaincre. Quant à prendre son temps, il ne saurait en être question. Tout au contraire, il faut aller au plus vite et au plus incisif. C'est en renversant le plus rapidement possible la conception adverse que l'on montre que l'on a raison. Le percutant, le brillant, le clinquant tiennent lieu de pensée. Il ne s'agit pas de chercher à appréhender l'incertain, de circonscrire le moindre doute mais d'imposer ce que l'on considère au départ comme une certitude absolue. Lorsque le dialogue s'enflamme au point de devenir conflictuel – ce à quoi renvoie la racine « *polemikos* » (relatif au combat, de « *polemos* », la guerre) – on ne vise plus à saisir l'argumentation de l'autre afin d'en comprendre le sens, de le discuter et au besoin d'en dévoiler la fausseté. Jules Renard constate dans son *Journal* que dans le cadre d'une discussion polémique, on ne sait plus ni écouter ni parler.: « *La conversation est un jeu de sécateur où chacun taille la voix du voisin aussitôt qu'elle pousse* » (29 janvier, 1893). Etant entendu que le meilleur moyen pour qu'on n'écoute pas l'argumentation de l'adversaire, c'est de le faire taire en lui coupant au plus vite la parole.

La polémique vise donc à transposer dans le domaine de la discussion (orale ou écrite) l'art de la guerre. Elle pose comme principe que l'autre est l'ennemi et qu'il faut le détruire. Il ne s'agit pas d'entrer dans sa pensée afin de la comprendre mais de la réduire au silence. Dans

ce but, quoi de plus efficace que le foudroiement d'une « guerre éclair ». On devine par là toute la distance qu'il faut marquer entre « *esprit critique* » et « *esprit de critique* ». Si le premier tente de comprendre en creusant toujours plus avant une idée afin de remonter jusqu'à ses principes ultimes, le second n'a d'autre objectif que de raser les positions idéologiques de l'adversaire. L'esprit critique invite toujours à un minimum de sympathie pour la pensée de l'autre. La polémique en revanche traduit une agressivité reposant sur une incompatibilité radicale qui va au-delà d'une simple opposition intellectuelle. Quant au rapport au temps, il est bien différent dans le cas de la polémique de celui de la discussion rationnelle. La longue durée d'un dialogue qui cherche à éclairer la raison par la raison n'a rien à voir avec l'instantanéité de « *la formule choc* » qui ne vise qu'à foudroyer l'adversaire.

On devine déjà que ce n'est plus d'idées qu'il est question dans la polémique, mais de personnes. La preuve en est que tous les coups sont bons du moment qu'ils sont efficaces, y compris les effets rhétoriques les plus trompeurs ou les paralogismes les plus grossiers. Puisqu'il s'agit avant tout de vaincre, c'est-à-dire de détruire l'argumentation de l'autre qui passe du rang de *partenaire dialogique* à celui d'*ennemi idéologique*, les sophismes valent autant que les raisonnements les mieux construits. On ne cherche qu'à réfuter, contredire. Tout devient permis, les « *coups bas* » comme les « *coups tordus* » : déformer les idées de l'adversaire, lui prêter des intentions qu'il n'a pas, le ridiculiser au physique comme au moral. Lorsque les idées semblent inattaquables, il suffit de changer d'arme : l'insinuation, la médisance, la diffamation, la calomnie, le sous-entendu tiennent alors lieu d'analyse. L'argument *ad hominem* fait partie de l'armement polémique. On vise au-delà de la personne, les proches, les amis, les relations.

Voltaire fut en ce sens un maître dans l'art de polémiquer. Ses adversaires comme ses proches firent les frais de sa férocité, parfois injuste. Madame Denis, qui régna sur Ferney comme Cunégonde à la fin de *Candide*, fut renvoyée à sa « *laideur* » définitivement « *boutonneuse* ». Lefranc de Pompignan, qui avait eu l'audace d'attaquer les Encyclopédistes dans son discours de réception à l'Académie, fut pris à partie dans une satire féroce à cause des « pour », des « que », des « qui » et des « quoi » qui encombraient sa pesante prose et devaient le faire « *renvoyer à Montauban* », sa ville d'origine pour la « *lourdeur toute provinciale* » de ses écrits. Voltaire commence par décerner le titre « *d'âne littéraire* » à Élie Fréron qui avait rédigé une critique de son *Candide* dans l'*Année littéraire*, avant de le « *donner au diable* » (*Pauvre Diable*). Après la condamnation du *Contrat social* et de l'*Émile* en France, bien qu'il s'en soit toujours défendu, Voltaire n'a cessé d'exciter les autorités genevoises contre Rousseau qui a fini par être condamné dans la ville où il avait trouvé refuge. Il ne s'agit plus seulement de discuter des thèses théologiques ou politiques de celui qui nous invite « *à marcher à quatre pattes et à brouter de la salade* » mais d'« *écraser l'Infâme* ». G. Lanson écrit justement de l'auteur de *Candide* : « *Où l'influence de Voltaire a été immense, évidente et continue, c'est sur le pamphlet et le journalisme, sur toutes les formes de la polémique. Il a été le maître de l'ironie agressive et du ridicule meurtrier [...]. Il a été un grand artiste dans ses écrits où la note d'art, à l'ordinaire, était absente et c'est de lui que procèdent les polémistes du XIX^e siècle* » (Lanson, 1906, p. 127).

Polémique et réflexion.

À la décharge de Voltaire, on doit reconnaître que cette méthode de combat a probablement permis, sinon de sauver Calas ou Sirven, du moins de les réhabiliter, ainsi que Lally-Tollendal. Elle fait ses preuves dans les domaines juridiques et politiques. Elle est plus discutable dans le domaine philosophique où il ne faut pas la confondre avec l'échange dialogique, comme le laisse entendre indirectement le dictionnaire d'Antoine Furetière à l'article « *polémique* ». « *Les livres polémiques ou les guerres entre auteurs sont fort utiles*

dans la République des Lettres [...] quoiqu'on s'y critique parfois avec trop d'aigreur » (tome III, La Haye et Rotterdam, chez Arnout et Reinier Leers, 1690).

Plus récemment, Paul Nizan, Julien Benda ou François Revel ont montré par exemple une vivacité certaine dans les débats d'idées du XX^e siècle. La forme volontiers polémique de leurs écrits a-t-elle permis de rendre plus évidente la question soulevée par chacun ? Rien n'est moins certain. On peut ne pas être d'accord avec la philosophie « *institutionnelle* » telle que l'incarnait Léon Brunschvicg, avec l'idée d'« *engagement* » existentialiste sartrien ou avec la manière de concevoir les programmes de philosophie dans l'enseignement. Pour autant, la pensée de Léon Brunschvicg se réduit-elle à n'être que l'expression d'un « *petit bourgeois étriqué* », comme l'écrit le premier dans *Les Chiens de garde* (1932) ? Les clercs ont-ils trahi avec autant de lâcheté leur « *haute mission intellectuelle* » en s'engageant dans les combats aveugles de la Cité comme l'affirme Julien Benda dans *La trahison des clercs* (1927) ? La philosophie, telle qu'on l'enseigne dans les lycées et les universités, se réduit-elle à une « *litanie béate* » de formules dont la rigueur n'est que le refuge de « *la paresse intellectuelle et la lâcheté morale* » ainsi que l'écrit Jean-François Revel dans *Pourquoi les philosophes* (1957) ? On est en droit d'en douter.

La polémique induit des simplifications, certes utiles dans les combats pour le pouvoir, mais les raccourcis rhétoriques auxquels elle invite, pour brillants qu'ils puissent paraître, sont plus discutables dans le domaine de l'éveil à la réflexion. De plus, la victoire rhétorique du plus excellent des polémistes par diabolisation de l'adversaire ne garantit en rien la vérité des idées qu'il avance. Quant à celui qui perd dans un « *combat de bouche* », comme disaient les Anciens, il est possible qu'il ait entièrement raison.

On est loin ici de l'emploi métaphorique de l'adjectif « *polémique* » par Gaston Bachelard à propos de ce qu'il appelle *le fait polémique*. Il retrouve le sens positif qu'accorde Kant à l'adjectif « *polémique* » lorsqu'il l'oppose à « *dogmatique* » (Kant, 1980, p. 1317). L'auteur de *La formation de l'esprit scientifique* (Bachelard, 1967) qualifie de ce terme un fait qui ne cadre pas avec les opinions du temps et qui, par suite, invite le scientifique à ce qu'il appelle une « *rupture épistémologique* ». Chez Bachelard, c'est alors le « *fait* » qui devient polémique, non la pensée ou l'attitude de l'intervenant. Et ce fait n'est polémique qu'en tant qu'il vient contredire nos certitudes les mieux installées.

Dans le domaine de la réflexion, comme Faraday le notait dans ses *Carnets* (1833), la polémique entre savants est une perte de temps. Le précepte dont le physicien britannique avait fait une règle de conduite : « *Ne jamais polémiquer !* » repose sur le constat que le fait de se lancer dans ce genre d'échange guerrier avec des confrères ne conduit à rien de positif pour la pensée curieuse d'un chercheur. Polémiquer revient à déployer son énergie en pure perte. Que dire alors lorsque la polémique s'engage dans des domaines où rien de vérifiable ne peut apparaître ? Le combat idéologique qui surgit dans la propagande, la publicité ou la politique n'a rien à voir avec un quelconque débat d'idées. Discuter avec des gens hostiles par décision initiale, par incompatibilité affective ou par choix idéologique irrévocable, revient à user son temps pour rien. Les adversaires, que l'étymologie même de « *polémique* » désigne comme ennemis, ne cherchent en effet ni à s'informer ni à se comprendre ou à s'entraider à y voir plus clair dans des domaines qui leur semblent obscurs. Certains qu'ils sont de la vérité indiscutable de leur thèse, confortablement assis sur une pensée binaire, ils tiennent pour nulle, autrement dit irrecevable, toute thèse contraire ou contradictoire à la leur.

Que faire ? Avant tout écraser la conception de l'autre, au besoin, comme on le voit lors de pseudo-débats, en ne laissant pas l'adversaire s'exprimer, en monopolisant le temps de parole, en couvrant son propos, en lui coupant la parole, en ayant « *le dernier mot* », en détournant le sens des termes, en déplaçant le sujet, etc. Toutes ces techniques sont bien connues et bien rodées dans les centres de formation politique ou syndicale, dans les petites

ou grandes écoles où l'entraînement à la « *communication* » et au « *management* » revient à cultiver prioritairement l'art de réduire l'adversaire au silence.

La polémique comme refus de communiquer.

Dans la pratique, il faut tout faire pour que, si les contradicteurs tentent d'exprimer quelque idée différente de celle qu'on souhaite imposer, nul ne puisse la recevoir. Lorsque la situation devient critique, tout l'art du polémiste consiste alors à empêcher son adversaire de conduire son idée à son terme : lui faire dire ce qu'il ne dit pas en durcissant un détail de son argumentation, en tronquant son propos, le renvoyer à un tout autre sujet, etc. Quand on ne peut démonter l'argumentation, on cherche à discréditer la personne.

Pourtant, même lorsqu'elle en reste à un niveau de violence verbale acceptable, loin des excès de l'anonymat, la polémique, quelque forme qu'elle prenne, est stérile. Car le terrorisme rhétorique qui s'emploie à placer des pièges sous les mots et des intentions malveillantes derrière les interventions de l'adversaire pendant qu'il en détourne d'autres à son profit, interdit toute analyse argumentée possible. Des exemples ? Hier, le moindre « réformateur », se voyait taxé de « *social traître* », de « *tigre de papier* », de « *crypto bourgeois* », de « *taupe capitaliste* », de « *valet de l'impérialisme* » par la bonne conscience de gauche. Aujourd'hui, il suffit d'évoquer une possible intervention étatique régulant l'économie pour se voir placé au rang de « *passéiste inadapté* », de « *fossoyeur des libertés* », pire de « *stalinien irrécupérable* », voire de pur et simple « *nostalgique du goulag* ». Pas de tierce solution ! L'art de la nuance est perçu comme une faiblesse, à moins qu'on ne la comprenne comme une arme surnoise qu'on retournera encore plus féroce contre l'adversaire. Il ne s'agit pas de blesser – rien de plus dangereux qu'un animal blessé – mais de « *tuer* ». L'âpreté polémique d'un Bossuet contre le quiétisme en général et Fénelon en particulier relève clairement de cette volonté de détruire l'adversaire à la racine. Le « *grand style* » se met alors au service de l'élimination de l'autre.

Quant à la violence mal contenue de Heidegger contre Cassirer lors de leur rencontre célèbre de Davos en avril 1929, elle s'apparente plus à un règlement de comptes avec les idées de subjectivité cartésienne ou de rationalité des Lumières, coupables d'être avant tout « françaises », qu'à un véritable débat d'idées sur la question proposée : *Qu'est-ce que l'homme ?* Il s'agit déjà dans l'esprit de l'auteur d'*Être et Temps* (1927) d'éliminer de la pensée universitaire allemande ce qui n'est pas spécifiquement germanique ou grec. Cassirer, Erdmann, Cohen, Anders et même Husserl, entre autres, feront les frais de ce qui s'apparente plus à un affrontement idéologique entre l'idéal du progrès de la conscience qu'incarne Cassirer et l'« *éclosion future* » d'une « *pensée nouvelle de l'être* » dont la pensée présocratique pourrait préfigurer une image fondatrice possible. Il est manifeste qu'il ne s'agit pas pour Heidegger d'entamer un débat d'idées mais de proclamer « *la destruction de ce qui a été jusqu'ici aux fondements de la métaphysique occidentale : L'Esprit, le Logos, la Raison* ». La radicalité du propos heideggérien ne démontre pas qu'il a raison. Elle montre seulement que Cassirer recherchait une médiation là où Heidegger visait la radicalisation du conflit. L'intervention d'un philosophe présent lors de la confrontation montre combien l'échange est rapidement devenu impossible : « *Je voudrais faire une remarque philosophique. Chacun des interlocuteurs parle une langue tout à fait différente. Pour nous, il s'agit de dégager dans ces deux langues quelque chose de commun. Cassirer a déjà fait un effort de traduction à l'intérieur de son champ. Nous devons demander à Heidegger s'il reconnaît cette traduction. [...] J'ai essayé de rassembler dans les deux langues quelques-uns de ces termes dont je doute qu'ils se laissent traduire dans la langue de l'autre : ex Dasein, Être, ontique* » (Cassirer, Heidegger, 1972, p. 42). Si Cassirer tente bien de comprendre son adversaire, autrement dit de trouver un pont entre les deux doctrines en présence, Heidegger

se contente de reprendre obstinément l'affirmation de sa propre philosophie dans la langue qui en constitue l'expression originale. Il ne discute pas, il affirme « *l'oubli de l'Être* » chez les néo-kantiens, récusé l'idéal d'un « *progrès de la conscience* », pose péremptoirement le « *Dasein comme l'événement fondamental à l'intérieur duquel l'exister de l'homme et par là toute problématique relative à l'existence prennent leur signification essentielle* » (p. 44).

Il est clair que, parti sur une base aussi indiscutable, le débat n'est qu'apparent. Il n'a rien à voir avec la recherche de la vérité. Peut-on même parler d'échange ? Lorsque Cassirer tente en désespoir de cause de créer un pont entre Heidegger et lui, reconnaissant que, certes « *chacun parle son langage et il est impensable que le langage de l'un soit transposé dans le langage de l'autre* » mais que « *pourtant nous nous comprenons par l'intermédiaire du langage* » qui reste, en dernier ressort l'outil médiateur indispensable pour se « *libérer de la différence* », il se heurte à une fin brutale de non-recevoir : « *la simple médiation ne nous fera jamais avancer de façon productive [...], c'est justement la différenciation des points de vue qui est la racine du travail philosophique* » (p. 51). C'est alors l'idée de rationalité interhumaine qui se voit évacuée. Pierre Aubenque, le traducteur du colloque, voit bien où se trouve la faille qui fait que le dialogue n'est qu'apparent. Ce à quoi on assiste n'a rien d'un échange, lequel supposerait un *dia-logos* minimal entre les intervenants, mais au face à face conflictuel de deux conceptions du monde dont l'une refuse la communication. Comment un dialogue serait-il possible si l'un des protagonistes récusé dès le départ la notion de rationalité universelle dont l'autre se réclame ? Par la suite, la polémique ne fera que s'envenimer.

La polémique apparaît alors clairement comme une méthode rhétorique de guerre, au service de certitudes indiscutables. L'idée est sans importance en elle-même, seule la réduction de l'autre au silence importe. Le vainqueur n'est pas celui qui a raison, mais celui qui assène ses arguments avec le plus de force ou d'adresse. L'Histoire nous montre souvent, malheureusement après coup, que ce n'est pas celui qui a le dernier mot, celui qui crie le plus fort ou encore l'avis de la majorité qui pensent toujours le plus justement.

Le champ politique n'est pas le seul touché. Qu'on se rappelle les propos tenus par François Truffaut dans *Les Cahiers du Cinéma* contre la production française des années cinquante, assassinée page après page, revue après revue, ou les insultes proférées par les surréalistes en mal de reconnaissance contre Anatole France dans *Un cadavre*. À titre d'exemple précis, examinons de plus près cette dernière controverse.

Tuer l'autre : « un cadavre » (1924-1930)

La stérilité de la polémique, son caractère autodestructeur même, apparaissent dans tout leur éclat dans la violente charge des surréalistes envers Anatole France à la mort de ce dernier. Contre l'auteur de *Thaïs*, prix Nobel de littérature en 1921, à qui le gouvernement Herriot offre des funérailles nationales, la charge est immédiate et cruelle. Dans son « *Refus d'inhumer* », André Breton parle de « *servilité qui s'en va* » et voit en Anatole France un « *policier* » de la littérature. Aragon, dans « *Avez-vous déjà giflé un mort ?* », n'est pas en reste : « *Je tiens tout admirateur d'Anatole France pour un être dégradé* ». Paul Eluard attaque : « *Tes semblables, cadavre, nous ne les aimons pas* ». Pourquoi ? Parce qu'ils représentent « *l'harmonie, la beauté, le scepticisme, l'ironie, la lâcheté, l'esprit français* », autrement dit tout « *ce que nous n'aimons pas* » et qui incarne le contraire de la « *Vie* ». France n'aurait écrit que dans le but de « *battre monnaie* ». Philippe Soupault évoque une âme « *molle et sèche* » d'« *adjudant* » de la littérature, une écriture de « *maître d'école* ».

Il est clair que dans cette polémique, sans réponse possible de la part de l'adversaire décédé, on n'évoque jamais l'œuvre d'Anatole France ni même les engagements politiques ou moraux qui furent les siens. À aucun moment on ne discute la pertinence du courant sceptique qu'il a incarné et dont l'ensemble de son œuvre est l'intime expression. Ses options littéraires

ou stylistiques ne sont jamais abordées. On peut ne pas être d'accord avec le ton ironique d'un auteur, voir dans cette façon distante d'aborder le monde une sorte de lâcheté, il reste que l'insulte ici se place au même niveau de viduité intellectuelle que les hommages des *Nouvelles Littéraires* parues le même jour. Rien ne permet d'entrer dans la pensée de l'auteur afin d'aider à le mieux comprendre.

Le danger premier de la polémique pour celui qui l'engage apparaît dans le retour exemplaire du boomerang à son envoyeur. Lorsque André Breton, désireux de rester dans la stricte ligne du matérialisme dialectique, signifia sans ménagement leur congé à ses anciens amis surréalistes, ces derniers répondirent dès 1930 par un pamphlet reprenant le titre de celui lancé en 1924 contre Anatole France, *Un Cadavre*. Le retour de bâton ne manque pas de rudesse. Le texte s'ouvre par une citation de Breton lui-même, empruntée au *Cadavre* de 1924, année même du premier *Manifeste du surréalisme* : « *Il ne faut pas que mort cet homme fasse de la poussière* ». Encore une fois, rien sur l'œuvre, tout sur l'homme ! On traite alors Breton de « *faux frère* », de « *d'hypocrite* », de « *de sacristain* », de « *flic* », de « *curé* », de « *faux révolutionnaire mais vrai cabotin* », de « *faux communiste mais vrai marchand d'art* », de « *gros Inquisiteur* », de « *Christ occulte* », de « *Déroulède du rêve* », enfin, insulte suprême, de « *moraliste* ».

Contrairement au précédent cadavre où Anatole France ne risquait pas de poursuivre la polémique, Breton répond le mois suivant par un tract intitulé « *Avant/après* », où il met en regard des appréciations actuelles et passées de ses anciens amis sur sa personne. Quant à Robert Desnos, il lance un *Troisième Manifeste du surréalisme* (le second était paru en 1930) pour dire tout le « *mépris* » dans lequel il tient Breton, ce « *soi-disant homme de lettres* » qui n'a jamais rien créé, dont toute l'activité « *est basée sur la critique littéraire ou artistique* », qui s'est posé en « *censeur hypocrite de la vie d'autrui* », allant, en « *véritable puritain* », jusqu'à condamner la consommation d'alcool alors qu'il est lui-même menacé d'une cirrhose « *d'origine suspecte* ». Le « *pape* » du surréalisme ne serait qu'un petit bourgeois qui aime poser au révolutionnaire. « *En définitive, Breton est méprisable parce que sa vie et ses actions ne sont pas en rapport avec les idées qu'il prétend défendre* ».

On ne peut pas dire que le mouvement surréaliste sorte grandi de telles chicanes où, comme le dit Breton lui-même, « *les questions de personne* » finissent par prendre le pas sur tout le reste (Breton, 1975, p. 69). Ces polémiques à répétition ne nous apprennent rien, ni sur Anatole France, ni sur André Breton dont il conviendrait de revenir aux œuvres.

Pour autant, en dépit de leur aspect mesquin, ces polémiques littéraires semblent d'un impact limité en comparaison de celles qui se développent désormais au travers des moyens plus directs de communication comme la radio, la télévision ou Internet. La polémique devient aujourd'hui rapide (l'information circule « *en temps réel* », comme on dit), étendue et massive (elle touche tout le monde), incontrôlable (il est souvent trop tard pour arrêter une rumeur ou pour en contrôler la véracité). Aussi prend-elle désormais des proportions catastrophiques

Polémique et Modernité.

Il suffit aujourd'hui d'observer un « *face à face* » politique pour comprendre que cette forme de rencontre n'a rien à voir avec un véritable dialogue, ni même avec un quelconque désir de convaincre l'adversaire. Il s'agit de prescrire des modèles comportementaux à des auditeurs ou à des spectateurs. Le jeu polémique est là seulement pour faciliter l'inculcation idéologique. Il ne faut pas être le plus juste ou le plus clair – la clarté pourrait nuire car elle offre prise à l'adversaire – mais le plus « *incisif* », le plus « *percutant* ». L'« *enfumage* » et la « *formule choc* » sont alors la règle. Celui qui s'explique témoigne déjà de faiblesse. Il offre le flanc à son contradicteur. La formule qui fait mouche, celle où l'obscur renchérit sur

l'obscur, vaut mieux que celle qui vise au vrai. Le coup de théâtre tient lieu d'argumentation fondée. Il faut « faire mouche », autre formule de duellistes. On peut, à ce propos, se rappeler la brillante sortie de plateau d'un polémiste redouté, Maurice Clavel, lors de l'émission télévisée intitulée « *À armes égales* » du 13 décembre 1971 où il se trouvait en difficulté. Coincé lui-même par la polémique qu'il s'était plu à allumer, il ne trouva d'autre issue que de quitter le plateau avec un retentissant : « *Messieurs les censeurs, bonsoir !* ». L'indignation, habilement jouée, remplaça alors l'explication et suscita immédiatement la sympathie. L'adversaire apparaissait comme source d'une censure indéfendable. L'affectif remplace le rationnel, ce qui ne manque pas d'entraîner un renforcement de l'information que l'on veut faire passer auprès du public. La victimisation est une arme comme une autre.

Le plus souvent la polémique n'est qu'apparente. La polémique formelle fait partie du formatage de l'opinion dans la mesure où on sait qu'une idée, présentée avec insistance, face à l'idée contraire, marquera plus profondément les esprits que si elle est présentée seule. Pour les « *prescripteurs de comportements* » que sont devenus les médias, l'organisation d'une polémique apparente est un outil efficace de manipulation affective et intellectuelle. On peut prendre deux exemples de réflexion sur cette stratégie de communication basée sur le conflit.

Il est convenu désormais d'appeler le premier : *Loi de dialogue* (Harvard, 1949). Cette loi qu'il conviendrait mieux de nommer *Principe de polémique*, établit une relation entre la situation dans laquelle une information est émise et sa force d'impact sur le public auquel elle est destinée. Elle montre que l'influence de l'information est plus forte lorsqu'on la présente dans une relation apparente d'échange. Les comportements sont d'autant plus aisément influencés que les tensions semblent fortes entre les participants. D'où, sans doute, la profusion des émissions en forme de débats.

Plus net encore est ce que Mac Guire appelle la *Théorie de la vaccination* dans un article justement célèbre intitulé : « *The affectiveness of supportive and refutal defences in immunising and resoring belief against persuasion* » (Sociometry, 1961, t. 24). Mac Guire montre que le comportement de ceux dont on cherche à influencer les attitudes est mieux établi et plus solidement lorsque, au lieu d'une présentation brute de l'information, on l'introduit mêlée à des batteries d'objections réfutées. Ce procédé conflictuel vise à « *immuniser* » l'informé contre l'action destructrice de futures influences contradictoires. La « *vaccination* » polémique contre les avis contraires permet une résistance accrue aux influences critiques qui ne manqueront pas d'apparaître par la suite. Il suffit que l'opinion dont on souhaite voir emporter l'adhésion soit présentée face à des objections « *vaccinantes* » pour qu'elle s'insinue plus habilement auprès du public.

La conséquence est claire. Contrairement à ce qui est affirmé un peu rapidement, la polémique ne vise pas plus aujourd'hui à l'objectivité qu'elle n'y prétendait en d'autres temps. Il ne s'agit pas de « *dialectique* » visant à éveiller l'entendement en vue de libérer la pensée des pesanteurs de la fausse évidence ou de l'opinion, il s'agit de conduire artificiellement les hommes à penser, à sentir, à agir dans le sens souhaité par celui qui possède les outils informatifs. L'important donc n'est pas d'aider à réfléchir mais, tout au contraire, d'empêcher que la pensée puisse parvenir à son terme librement. Le contrôle même des échanges polémiques indique cette orientation manipulatrice. Dans les meilleurs émissions – entendons celles où le présentateur tente de répartir équitablement le temps de parole et laisse parler ses invités – aucune pensée n'a le temps de se déployer assez longtemps pour être comprise. Il n'y a pas communication d'idées mais, au mieux, juxtaposition de points de vue. Personne n'entend personne parce que personne n'écoute personne. S'écoutent-ils d'ailleurs eux-mêmes ? Chacun déroule l'argumentaire prévue en tentant de placer quelque formule choc ou en ressassant les mêmes formules. Parfois un coup d'éclat réveille le faux débat qui s'engourdit dans le convenu. Ainsi, Valéry Giscard d'Estaing réussit-il à placer adroitement face à François Mitterrand : « *Vous n'avez pas le monopole du cœur* », peut-être

longuement répété avec ses conseillers en communication lors d'une campagne électorale sur le fil du rasoir. Face à la vitesse de l'information, les « *éléments de langage* » tiennent lieu d'argumentation construite et les « *coups médiatiques* » de pensée réfléchie.

Le terrorisme rhétorique ou l'échec de la raison.

On peut alors parler à bon droit de « *terrorisme rhétorique* ». Le polémiste se sert des mots, non comme d'outils pour analyser, mais comme d'armes pour détruire tout accès possible à la pensée, interdisant le moindre développement qui demanderait du temps et de la patience. À l'inverse de l'intention dialogique dont le but ultime est de « *s'entre-éclairer* » par l'échange pluriel, réel ou même solitaire dans la méditation livresque, afin de libérer la pensée des servitudes de l'opinion, la visée de la polémique est bien de liquider l'adversaire. On comprend qu'un homme de réflexion et de combat aussi redoutable dans la violence verbale que Georges Bernanos ait pu écrire cette affirmation curieusement polémique contre le fait de polémiquer : « *Un polémiste est amusant jusqu'à la vingtième année, tolérable jusqu'à la trentième, assommant vers la cinquantaine, et obscène au-delà. Les démangeaisons polémistes chez le vieillard me paraissent une des formes de l'érotisme* » (*Les Grands cimetières sous la lune*, p. 25). Le goût pour la polémique ne serait alors que la forme infantile de l'affirmation narcissique de soi à travers le langage. Il témoigne d'un besoin virulent de domination ou de reconnaissance, non d'un souci de vérité.

Il convient de souligner qu'avec Internet, la brutalité incontrôlée visant les personnes a pris des proportions considérables. La polémique, décomplexée et violente en raison de l'anonymat que permet cette forme de communication à sens unique, se voit démultipliée par l'accès élargi à la toile et par l'immédiateté de la diffusion. Certes, Internet offre des avantages. Il offre aussi, malheureusement, des possibilités de diffusions calomniatrices difficilement contrôlables. La médisance, guidée par le ressentiment ou l'intérêt, fait alors des ravages en toute impunité. Il suffit de lire certains commentaires postés, sous couvert de polémique, par des élèves internautes à propos de leurs professeurs pour voir à quel déchaînement de violence peut porter la « *désinhibition* » due à l'anonymat. Difficile de distinguer alors la polémique de la pure et simple diffamation. On peut même se demander si, à ce stade, la brutalité anonyme de l'attaque ne finit pas par ruiner l'idée même de polémique. La guerre prend en effet une tournure telle qu'il n'y a plus de combat puisque l'adversaire n'est pas identifiable et que le premier coup est si dévastateur qu'il détruit radicalement l'autre. Passant par le filtre de réseaux qui n'ont de sociaux que le nom, la polémique atteint un seuil où elle se supprime elle-même en tant que polémique : l'assaillant se dissimule derrière l'anonymat, l'attaque est imprévisible, le contenu de la charge est invérifiable, l'attaqué se voit dans l'impossibilité de répondre.

On objectera que ce sont là des excès qui dénaturent l'idée même de polémique, laquelle n'a rien à voir avec la médisance ou la calomnie. Le sens de la polémique n'habitait-il pas en sa racine la philosophie ? À cette mise en garde contre la propension à polémiquer, on objectera la démarche intellectuelle de Socrate, « *le père de la philosophie* » selon Alexandre Koyré (Koyré, 1962, p. 17), dont l'attitude consiste à torturer les opinions avancées par ses interlocuteurs. Comme la torpille dont il aime se réclamer, il paralyse son vis-à-vis dans des controverses qui ressemblent fort à des querelles d'opinion. On objectera encore les écrits de son élève Platon, maître dans l'art dialogique du débat. Quel que soit le sujet abordé (la piété, le courage, la beauté, la politique, l'amour, la vertu, la république, les lois, etc.), Platon conteste et finit par réduire son interlocuteur au silence. Il ne faut pourtant pas confondre l'ironie de Socrate qui interroge en feignant l'ignorance (*eirōneia*) et dont Platon se fait l'écho dans la *République* (I, 337, a), avec le sens polémique de certains de ses adversaires philosophiques ou des accusateurs politiques de Socrate. Ce dernier bouscule son

interlocuteur pour l'inviter à approfondir une idée. S'il interroge en feignant de ne rien savoir ce n'est pas pour rabaisser, c'est pour inviter à aller plus loin dans la réflexion. D'où l'usage d'un double procédé rhétorique, constamment présent dans ses *Dialogues*, qui consiste soit à questionner en poussant la réflexion de l'interlocuteur jusqu'à ses ultimes fondements, y compris les plus incohérents (réduction à l'absurde), soit proposer et défendre la thèse contraire à celle qui lui paraît en réalité la plus probable (antiphrase). Il ne s'agit pas dans ces deux cas ici de ridiculiser le point de vue de quelqu'un au nom d'une quelconque idée vraie mais de le conduire à approfondir une réflexion qui en resterait autrement à la banalité de l'opinion commune. Socrate n'avance aucune thèse, son questionnement vise à mieux comprendre celle qu'on lui propose. On est dans l'analyse réflexive, non dans la polémique.

À l'inverse, Albert Camus note : « *Il n'y a pas de vie sans dialogue. Et sur la plus grande partie du monde, le dialogue est remplacé aujourd'hui par la polémique. Le XX^e siècle est le siècle de la polémique et de l'insulte. [...] Des milliers de voix jour et nuit, poursuivant chacune de son côté un tumultueux monologue, déversent sur les peuples un torrent de paroles mystificatrices, attaques, défenses, exaltations* » (Camus, 1948, p. 258). En politique certes, à propos de ce qu'on appelle « sujets de société », mais aussi dans les lettres, en musique, dans les arts, l'échange se ramène souvent à la rencontre de deux monologues. La philosophie n'échappe pas à cette tentation manichéenne. On se doit de reconnaître que la dramatisation polémique est un excellent outil de promotion. La rencontre « électrique » entre deux débatteurs expérimentés est beaucoup plus accrocheuse que la lecture patiente et solitaire d'un programme documenté.

De la controverse à la polémique.

La controverse permet aussi de faire plus de bruit que l'exposé purement rationnel lorsqu'il s'agit de réveiller l'opinion endormie. Lorsque le débat tourne au face à face, alors l'attention semble sortir de sa torpeur. Les thèses en présence s'affrontent et se répondent. Le débat devient vivant. Encore faut-il que l'échange ne tourne pas à l'invective et à l'insulte. La tentation est forte de glisser de la controverse à la polémique. Non seulement on aime voir se déchirer les combattants, mais la fièvre belliqueuse fonctionne comme une caisse de résonance qu'amplifient encore les « réseaux sociaux », désormais omniprésents. Passant de la presse écrite à la radio puis aux instruments modernes de communication (*blog, face book, twitter*), l'invective gagne en force, en rapidité, en extension. La polémique devient omniprésente.

Patrick Williams, dans un article de 2013, a montré sur quelques exemples précis tirés de la télévision comment la polémique a pu glisser progressivement des « *simples engueulades homériques* » des années 80 avec Michel Polac qui animait des joutes verbales dans la pure tradition libertaire (« *Droit de réponse* » cité plus haut à propos de la « sortie » remarquée de Maurice Clavel) au « *clash people* » où il ne s'agit de rien d'autre que de pousser à bout un invité conduit invariablement à commettre le « dérapage » (colère, lapsus, abandon du plateau, etc.) qui va faire le « buzz » et nourrir la pensée binaire (Thierry Ardisson, « *Tout le monde en parle* »), en passant par le combat entre deux clans, face à face, à la manière de Christophe Dechavanne dans « *Ciel mon mardi* », mieux organisé et mieux contrôlé certes, mais tout aussi simpliste dans la présentation manichéenne de l'argumentation (Williams, 2013, pp. 80-83). Dans tous ces cas on est en droit de dire, comme le poète Lamotte-Houdar (1672-1731) attaqué pour sa traduction de l'*Illiade* par l'obscur « poèteureau » Gagon et refusant de polémiquer : « *On n'a rien à gagner avec ceux qui n'ont rien à perdre* ». Une seule certitude cependant : dans ces joutes où le spectaculaire et le distrayant l'emportent, c'est la pensée qui fait le plus souvent les frais du combat. On navigue en effet du lieu commun à l'expression d'opinions antagonistes en visant l'anecdotique ou le scandaleux.

Comme le remarque Jean-Louis Harouel, l'approche qui combine télévision et polémique se condamne à rester « *intellectuellement superficielle et culturellement limitée* » (Harouel, 1992, p. 119).

On a pu penser que cette virulence dans la controverse était un signe de vitalité et y voir le substitut des « *bras de fer idéologiques qui avaient lieu dans les années 60* ». À l'heure de la mondialisation libérale et de la platitude conceptuelle, la polémique rejoint l'indignation dans l'art de faire de la politique de manière « *moderne* ». Au-delà, on retrouverait les vertus populaires de la démocratie directe à la manière de l'Antiquité (Vernant, 1971). Il y a là une illusion que Raoul Vaneigem avait déjà dénoncée en 1967 dans son *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Loin de provoquer l'éveil de la rationalité et la réflexion, la polémique en interdit la mise en œuvre. Non seulement elle détourne l'attention de l'essentiel qui implique temps et patience vers l'inessentiel « *vibrionnaire* », mais elle propose des leurre qui distraient les citoyens des véritables problèmes les concernant. La polémique sert l'idéologie dominante contre la pensée réfléchie. « *Le spectacle idéologique crée, pour se renouveler, la mode des antagonismes désamorçés : êtes-vous pour ou contre Brigitte Bardot, Johnny Hallyday, la 3 CV Citroën, les jeunes, les jupes courtes, le pop art ? Il n'est personne qui ne soit, à un moment de la journée, sommé de prendre parti sur les détails préfabriqués qui obstruent patiemment toutes les sources de la créativité quotidienne. Dans les mains du pouvoir, ce fétiche glacé, les miettes d'antagonisme forment un anneau magnétique chargé de dérégler les boussoles individuelles, d'abstraire chacun de soi et de dévier les signes de la force.* » (Vaneigem, 1992).

Il ne s'agit pas ici de dénoncer les fausses polémiques qu'on apposerait aux vraies. La polémique est un outil qui détourne des vrais problèmes et le langage sert à cacher plus qu'à dire, comme le notait Pierre Bourdieu dans *Ce que parler veut dire : économie des échanges linguistiques* (Bourdieu, 1982). Cet art de détourner la réflexion des vrais problèmes apparaît nettement dans la réponse de Bougainville à Napoléon qui lui demandait ce qu'il pensait des divers Prix, Jeux et Récompenses mis en place par ses soins afin d'obliger l'opinion publique à s'occuper d'autre chose que des problèmes politiques et économiques du moment. Cette mesure adroite avait conduit les gens de lettres à un déchaînement de rivalités et d'invectives dans les gazettes. Que penser en effet de cette « *guerre des plumes* » ? « *Sire, dit le célèbre navigateur, autrefois on faisait se battre les bêtes pour amuser les gens d'esprit, aujourd'hui on fait se battre les gens d'esprit pour amuser les bêtes* ».

Pour surmonter la pauvreté du combat manichéen, la discussion doit, comme le montre Kant, accepter la réflexion critique comme sa condition de possibilité. « *La discipline de la raison pure par rapport à son usage polémique* » (Kant, 1980, p. 1316) développe l'idée que, dans son enfance, la raison est dogmatique ou sceptique. Ce n'est que lorsqu'elle prend conscience de ses propres limites, opérant un retour sur elle-même, qu'elle peut jouer son rôle critique proprement philosophique. Dans ce cas on peut parler, comme Kant, d'un usage positif de la raison polémique. « *Par usage polémique de la raison pure, j'entends donc la défense de ses propositions contre les négations dogmatiques* » (p. 1321). Dire que les idées philosophiques apparaissent dans le champ de la polémique ne veut pas dire qu'elles doivent s'y cantonner. Bien au contraire. Les concepts ne deviennent philosophiques qu'à la condition expresse de sortir du manichéisme constitutif de la vision polémique du monde. « *Celui qui n'apporte que les armes dogmatiques pour repousser les attaques de son adversaire et qui ne sait pas découvrir la dialectique cachée qui est aussi bien dans son propre sein que dans celui de son adversaire* » (1328) finit par s'accoutumer à un combat simpliste d'ombres de mauvaises raisons. « *Il n'y a pas de polémique dans le champ de la raison pure* » (p. 1329).

Les véritables questionnements politiques, sociaux ou moraux, ne relèvent que très rarement d'une approche binaire. Lorsque cela arrive, il convient de se méfier de l'absence de nuances. Comme par exemple lorsque Pétain affirmait péremptoirement : « *Qui n'est pas avec*

moi est contre moi ! ». Dans le champ de l'existence ordinaire, c'est souvent une tierce solution qui finit par se montrer la mieux adaptée. L'art démocratique est celui du compromis et non celui de la diabolisation de l'adversaire. Le domaine de l'humain est plus complexe et nuancé que le manichéisme voudrait le laisser croire. « *La vérité a bien souvent un pied dans l'autre camp* » rappelle prudemment Alain Finkielkraut. Autrement dit, pour prendre quelques rapides exemples politiques dans l'actualité présente, on peut dénoncer la politique expansionniste israélienne sans être antisémite ; on peut s'insurger contre l'enfermement des femmes dans certains pays musulmans sans se montrer « *islamophobe* » ; on peut déplorer une immigration incontrôlée sans être xénophobe, anti-rom ou raciste ; on peut être pour le mariage gay sans être homosexuel ; on peut aussi être gay et s'affirmer contre le mariage en général, que ce dernier soit « *homo* » ou « *hétéro* » ; on peut être communiste sans être nécessairement stalinien ; économiquement libéral sans se vouloir socialement esclavagiste ; on peut être croyant et défendre la laïcité, incroyant et prôner la liberté religieuse, etc. Parodiant Shakespeare, on pourrait dire qu'on trouve plus de nuances dans la pensée et de choses dans le monde que voudraient nous le faire croire les polémistes.

Pour conclure.

En dépit de leur racine commune possible, il y a donc loin du dialogue à la controverse, et plus loin encore de la controverse à la polémique. Dire, avec Deleuze et Guattari (1991) que les idées philosophiques ont commencé d'apparaître dans le champ polémique n'autorise pas à les y cantonner. Dire de même qu'elles ne visent pas au « *vrai* », puisqu'elles échouent dans leur tentative d'atteindre une certitude absolue, mais à « *l'important* », au « *remarquable* », à l'« *intéressant* » (Deleuze et Guattari, 1991), n'interdit pas de les penser à titre programmatique. Le relativisme finit par détruire la pertinence de son propre discours. Spinoza nous montre qu'un concept aussi difficile que celui de Dieu, ne devient philosophique qu'en sortant de l'horizon étroit des religions en guerre. Le dialogue est un instrument d'échange qui vise à comprendre, la polémique cherche à détruire ; le premier vise la nuance et la complexité, l'autre est par essence binaire dans son analyse comme dans son expression. Le dialogue implique une ouverture à la pensée de l'autre, la polémique en revanche est fermeture à toute porosité intellectuelle ou affective. Dialogue et polémique se contredisent comme se contredisent l'acceptation de l'altérité, de la diversité, et l'affirmation univoque d'une certitude sans nuance. Le polémiste reste essentiellement dogmatique et manichéen. De son côté, se trouve une certitude absolue qui constitue la norme ultime de tout jugement et qu'il convient de défendre par n'importe quel moyen. Le sophiste n'enseigne-t-il pas « *à son élève comment un raisonnement faible peut l'emporter politiquement sur un raisonnement fort* » (Vidal Naquet, 1980, p. 87).

Tout au contraire, le signe d'une pensée complexe est précisément de ne pas s'enfermer dans des dichotomies sans issues ou des modèles sans nuances mais de se montrer capables de mettre face à face deux idées en apparence contradictoires afin de tenter d'en faire émerger une troisième, impensée jusque-là. Elle correspond au moment où la pensée bloque et se retourne contre son propre déploiement. Elle n'est que la rencontre apparente de deux dogmatismes qui se renforcent réciproquement. Elle ne vise pas à construire une représentation mais à brouiller l'expression de la représentation de l'autre. De fait, en interdisant de réfléchir, elle traduit une tension vers la *non-pensée* radicale. Lorsqu'on écoute certains débats, on est en droit de se demander si l'intelligence ne serait pas soluble dans la polémique. Batailler « *pour ou contre* » ce qui n'est qu'un point de vue, lancer des préjugés contre des partis pris à la manière des sophistes, c'est en rester au niveau de l'opinion, et donc de l'irréflexion. Le dialogue en revanche, qui fut longtemps le modèle accompli de l'expression philosophique, peut aider à en permettre le dépassement. Il ne vise ni à la

compression du temps dans l'urgence, ni à la perte des repères conceptuels, ni à la destruction de l'autre. Il semble alors du devoir du philosophe de se méfier des discussions lorsque celles-ci prennent un tour polémique. Se confronter à la différence n'implique pas nécessairement provoquer la guerre. À qui veut comprendre, il est toujours préférable de tenter de cerner les causes qui produisent la divergence de points de vue afin d'en préciser les contours et d'en approfondir les limites plutôt que de s'enfermer dans une relation stérile d'alternance de défense et d'attaque. Lorsque Bachelard souhaitait « rendre à la raison sa turbulence et son agressivité », ce n'est pas pour la conduire à ferrailler vainement à des fins peu avouables, mais pour avancer toujours plus avant dans le domaine de la connaissance réfléchie.

Références bibliographiques.

- ANGENOT Marc (1982), *La parole pamphlétaire. Contribution à une typologie des discours modernes*, Paris, Payot.
- BACHELARD Gaston (1967), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- BENDA Julien (1927), *La trahison des clercs*, Paris, Grasset.
- BERNANOS Georges (1938), *Les Grands cimetières sous la lune*, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1982), *Ce que parler veut dire : économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- BRETON André (1975), *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard.
- CAMUS Albert (1948), *Actuels*, Paris, Gallimard.
- CASSIRER Ernst et HEIDEGGER Martin (1972), *Débat sur le kantisme et la philosophie*, Paris, Beauchesne.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix (1991), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.
- DESCARTES René (1992), *Méditations métaphysiques*, Paris, Flammarion.
- FURETIÈRE Antoine (1690), *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, chez Arnout et Reinier Leers.
- HAROUËL Jean-Louis (1994), *Culture et contre-cultures*, Paris, PUF.
- KANT Emmanuel (1980), *Critique de la raison pure (1781-1787)*, in *Œuvres philosophiques*, vol. I, Paris, Gallimard.
- KOYRÉ Alexandre (1962), *Introduction à la lecture de Platon*, Paris, Gallimard (1^{er} éd. française, 1945).
- KOPP Robert (2008), *Album André Breton*, Pléiade, Gallimard.
- LANSON Gustave (1906), *Voltaire*, Paris, Hachette.
- LOMBARD Jean (2008), « Altérité et rationalité » in M. F. BOSQUET et J. M. RACAULT, *Le dialogue d'idées et ses formes littéraires*, Paris, L'Harmattan.
- LYOTARD Jean-François (1976), « Sur la force des faibles », in *l'ARC*, n° 64 ? pp. 4-12.
- NIZAN Paul (1967), *Les Chiens de garde*, Paris, Maspéro.
- PLATON (1950), *Gorgias in Œuvres complètes*, vol. I, Paris, Gallimard, p. 175.
- RENARD Jules (1972), *Journal 1887-1910*, Paris, Gallimard.
- REVEL Jean-François (1957), *Pourquoi les philosophes*, Paris, Julliard.
- TOCQUEVILLE Alexis (1981), *De la démocratie en Amérique (1840)*, Paris, Garnier Flammarion.
- VANEIGEM Raoul (1992), *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard (1967), réédition, Paris, Folio Actuel.
- VERNANT Jean-Pierre (1971), *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, Maspéro.
- VIDAL-NAQUET Pierre (1980), « La raison grecque et la cité » in *Raison présente s*, n° 55 *Raisons, rationalités, rationalisme*, pp. 87-100.

Résumé (abstract)

À partir de leur ressemblance formelle, on tend parfois à confondre le dialogue philosophique et la polémique. Dans les deux cas, plusieurs personnes font débat. Les idées de chacun se trouvent confrontées à celles des autres. L'objet n'est autre que l'examen et la remise en question des idées de départ. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de peser la pertinence de certaines représentations afin d'en mesurer la valeur de vérité. Cette confusion reste pourtant discutable. En dépit de lointaines et hypothétiques origines, il y a loin en effet du premier à la seconde, aussi bien dans l'intention que dans la mise en forme.

Loin de l'idée d'échange réciproque ou de compréhension mutuelle, la polémique ne vise-t-elle pas prioritairement la réduction au silence de toute thèse divergente par l'usage de n'importe quel procédé rhétorique ? Auquel cas, la polémique ne serait pas le prolongement exacerbé du dialogue, mais sa volonté de négation radicale. Si le dialogue semble le signe manifeste d'ouverture à la pensée de l'autre, la polémique exprime un refus radical d'en accepter jusqu'à l'examen.